

Frauke Gewecke

## **Les Antilles face à la Révolution haïtienne: Césaire, Glissant, Maximin**

«L'histoire», au dire du philosophe Raymond Aron (1961 : 6), «est la reconstitution, par et pour les vivants, de la vie des morts. Elle naît donc de l'intérêt actuel que des hommes pensant, souffrant, agissant, trouvent à explorer le passé». Dans cette perspective, l'histoire se manifeste par des images qui distinguent, en raison de cet intérêt actuel (ou futur) et à son service, l'histoire «inutile» et l'histoire «utile», cette dernière comprenant des représentations d'événements et de personnages du passé qui, en vue de la formation ou de la mise en œuvre d'une conscience collective ou nationale, peuvent être dégagés, de façon sélective, de la mémoire historique. Les éléments de base sont fournis par des victoires ou des défaites, par des héros ou des martyrs. Ce qui est, pourtant, prioritaire, c'est d'établir une filiation de victoires collectives et de héros exemplaires, car, comme le disait Ernest Renan (1882 : 306): «Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale.»

En Haïti, ce «capital social», qui se traduit par de puissants mythes fondateurs, fut acquis à travers les exploits et des protagonistes de la Révolution, laquelle devait conduire la colonie à l'indépendance. La Guadeloupe et la Martinique, par contre, ne surent pas profiter de la conjoncture issue de la Révolution française: en Martinique, occupée par les Anglais de 1794 à 1802, les troupes étrangères se montrèrent suffisamment efficaces pour faire avorter toute velléité abolitionniste; et en Guadeloupe, où Victor Hugues avait suivi l'exemple de Sonthonax à Saint-Domingue et proclamé l'abolition de l'esclavage, intégrant par la suite les anciens esclaves et les gens de couleur dans son armée victorieuse contre les Anglais, la réaction bonapartiste qui visait à rétablir l'Ancien Régime dans les colonies françaises l'emportait sur l'élan de ceux qui comptaient défendre à tout prix la liberté récemment conquise – un élan qui, en 1802, aboutit au geste suicidaire du

colonel Louis Delgrès, lequel, face à la supériorité numérique de l'armée expéditionnaire envoyée par Napoléon, se fit sauter à la dynamite, avec 300 de ses soldats, sur le Morne Matouba. En Guadeloupe, en Martinique et en Guyane Française, l'abolition définitive de l'esclavage ne fut décrétée qu'en 1848: un acte qui ne fit guère progresser la situation matérielle des anciens esclaves, mais entraîna pour les nouveaux citoyens français une assimilation progressive, dont la Loi de départementalisation de 1946 (d'après Édouard Glissant) ne serait que l'aboutissement logique.

Selon Glissant (1981 : 158), l'histoire de la Guadeloupe et de la Martinique, façonnée et manipulée par le colonisateur avec «la prétention d'imposer "un" temps historique, qui serait celui de l'Occident», fut vécu par les Antillais comme une «non-histoire»: une histoire non seulement imposée et subie, mais aussi obscurcie et oblitérée, ce qui entraîna, toujours selon Glissant (1981 : 131), «le raturage de la mémoire collective» ou, selon Édouard de Lépine (1978 : 13), «une tragique amnésie collective». D'après Glissant (1981 : 133), la tâche de l'écrivain antillais serait de «"fouiller" cette mémoire, à partir de traces parfois latentes qu'il a repérées dans le réel»; mais la question est de savoir où repérer ces vestiges d'événements et de personnages susceptibles d'être investis d'une charge symbolique génératrice d'un héroïsme qui pourrait racheter un passé de domination et d'humiliation? Il y a, certes, l'héroïsme que chante Aimé Césaire dans son *Cahier du retour au pays natal*: l'héroïsme de ceux qui pendant plus de 300 ans ont vécu leur «négritude [...] mesurée au compas de la souffrance» (Césaire 1971 : 137), un héroïsme de «martyrs», pourtant, «qui ne témoignent pas» (31). Il y a, également, les innombrables révoltes d'esclaves et de marrons: d'après Glissant (1981 : 15) des «occasions ratées» qui chaque fois, débouchant sur une défaite, n'entraînaient qu'une «démission» de «l'élan collectif». Glissant ajoute pourtant: «Le manque de grande figure populaire [sic] (d'un héros) n'est pas imputable à une logique de la défaite» (135). Le point crucial serait le fait que les Antillais, contrairement à d'autres peuples, n'ont pas su «transformer en victoire mythique une défaite réelle» (*ibid.*); et même l'action spectaculaire de Louis Delgrès sur le Morne Matouba ne fut pas génératrice d'un mythe fondateur, «le bruit de cette explosion ne retent[issant] pas immédiatement dans la conscience des Martiniquais et des Guadeloupéens» (131). Aussi, pour

remédier à ce manque d'histoire et de héros tutélaires, plus d'un auteur antillais s'est-il tourné vers Haïti: somme toute, comme le proclamait Césaire dans son *Cahier*, le pays «où la négritude se mit debout pour la première fois» (1971 : 67).

### 1. Aimé Césaire et l'échec du héros suicidaire

En 1944, Aimé Césaire avait passé sept mois en Haïti, donnant des conférences et parcourant le pays, et il semble que de ce séjour date son enthousiasme pour l'histoire haïtienne, qu'il magnifie (dans un entretien avec René Depestre), parlant d'«une histoire prodigieuse, la première épopée noire du nouveau monde». Et il confesse à son interlocuteur: «J'adore la Martinique [dont il est originaire], mais c'est une terre aliénée, tandis qu'Haïti représentait pour moi les Antilles héroïques et aussi les Antilles africaines».<sup>1</sup> C'est donc Henri Christophe, un des héros tutélaires et pères de la Nation haïtienne, que Césaire choisit comme protagoniste de sa première pièce de théâtre, publiée en 1963 et représentée, après sa création au Festival de Salzbourg un an plus tard, avec un franc succès, partout en Europe, aussi bien qu'en Afrique.<sup>2</sup>

*La Tragédie du Roi Christophe*, pour laquelle Césaire s'était amplement documenté auprès des historiens sans pour autant négliger, comme source d'inspiration, le roman *El reino de este mundo* (1949) du cubain Alejo Carpentier, couvre le temps historique qui commence à la fin de l'année 1806, lorsque Henri Christophe est élu Président de la République, et se termine à sa mort volontaire en 1820. Mais les événements ne sont présentés que d'une manière fragmentée, avec un changement rapide des lieux d'action et sur un ton mi-bouffon, mi-grotesque débouchant, à la fin, sur une atmosphère de psychodrame. Dès le début du premier acte, Christophe ébauche son projet, lequel consistera à fonder un État-nation: «quelque chose grâce à quoi ce peuple de transplantés s'enracine, boutonne, s'épanouisse, lançant à la

1 Depestre (1980 : 76). L'entretien a été publié pour la première fois dans *Casa de las Américas*, 49 (1968); des extraits ont paru dans *Europe* LVIII, 612 (1980). Voir aussi l'entretien de Césaire avec Jacqueline Leiner, dans Leiner (2003 : 49).

2 Une deuxième version, considérablement remaniée, a paru en 1970; c'est sur cette dernière édition que portent les réflexions qui suivent.

face du monde les parfums, les fruits de la floraison» (Césaire 1970 : 23).

Cette tâche ne s'avère pas facile, Christophe ayant à combattre sur plusieurs fronts. L'un d'eux est le monde extérieur, le monde des blancs, qui non seulement représente un réel danger, en raison d'une possible intervention militaire des Français, mais qui, en servant de miroir, constitue aussi un leurre redoutable. Car Christophe est certain que, pour faire reconnaître et respecter son pays d'anciens esclaves «debout et à la face du monde» (45), il lui faudra procéder à l'instar de l'Europe; ainsi que l'explique le baron de Vastey, son secrétaire et idéologue: «Un roi, une cour, un royaume, voilà, si nous voulons être respectés, ce que nous devrions leur montrer» (28) – conseil que Christophe suit à la lettre en se proclamant roi et en créant une cour, certes caricaturale, mais selon le baron de Vastey «parfaite réplique en noir de ce que la vieille Europe a fait de mieux en matière de cour» (31).<sup>3</sup> Le regard d'autrui que le roi sent peser sur lui conditionne une aliénation progressive qui le rendra comme étranger aussi bien à lui-même qu'à son peuple; et ce sera ce dernier qui, en se retournant contre lui, causera finalement sa perte. En effet, bien que Christophe aime son peuple et ne cherche qu'à le protéger, il a très peu d'estime pour lui, le blâmant pour «son indolence, son effronterie, sa haine de la discipline, l'esprit de jouissance et de torpeur» (29). Ainsi le roi ne conçoit-il face à son peuple – «matériau humain [qui] lui-même est à refondre» (50) –, qu'une relation fondée sur la force, ce qui se traduit par une militarisation progressive du pays ainsi que des mesures coer-

---

3 Cet aspect de l'imitation caricaturale des cours européennes – topos familier associé au personnage historique d'Henri Christophe – est ici largement exploité, donnant lieu à des scènes d'un comique burlesque. Mais les personnages de Césaire – ces nouveaux duc de la Limonade, duc de la Marmelade ou comte de Trou Bonbon – ne sont nullement dupes de la situation passablement ridicule dans laquelle ils se trouvent; et Henri Christophe se montre tout à fait lucide quand il explique à ses nouveaux nobles la portée de cet acte qui consiste à «nommer»: «Jadis on nous vola nos noms!/ Notre fierté!/ Notre noblesse, on, je dis *On* nous les vola!/ Pierre, Paul, Jacques, Toussaint! Voilà les estampilles humiliantes dont *on* oblitéra nos noms de vérité./ Moi-même/ votre Roi/ sentez-vous la douleur d'un homme de ne savoir pas de quel nom il s'appelle? A quoi son nom l'appelle? Hélas seule le sait notre mère l'Afrique! [...] Allons / de noms de gloire je veux couvrir vos noms d'esclaves,/ de noms d'orgueil nos noms d'infamie,/ de noms de rachat nos noms d'orphelins!/ C'est d'une nouvelle naissance, Messieurs, qu'il s'agit!» (Césaire 1970 : 37).

citives de toute sorte, dont le travail forcé pour relancer l'économie, mais aussi – et surtout – pour construire la gigantesque Citadelle: le grand défi que Christophe lance au monde en tant que symbole et preuve de la capacité de son peuple à «se procurer, vouloir, réussir quelque chose d'impossible» (62).

Le projet de Christophe roi-bâtitseur est voué à l'échec, un échec qui (dans la pièce) est imputable au roi lui-même. Idéaliste et visionnaire, il ambitionne, tel un nouveau Prométhée, l'absolu; impatient et intransigeant, dominé par un orgueil démesuré qui frise la folie, il exige de son peuple un effort surhumain, que celui-ci, exaspéré, lui refuse. Car le roi, proclamé lors de son couronnement «destructeur de la tyrannie, régénérateur et bienfaiteur de la nation haïtienne» (39), s'est lui-même mué en tyran, (d'après un des personnages) «serv[ant] la liberté par les moyens de la servitude» (80). Le dénouement du conflit est prévisible: face à l'insurrection de son peuple, Christophe se suicide. Mais la pièce ne se termine point par la mort physique de celui-ci, car Christophe, qui avant de se tuer prend conscience des causes véritables de son échec, amorce sa propre résurrection spirituelle. En se réconciliant avec l'Afrique – «Afrique mon lieu de forces [...] Afrique de ta grande corne sonne mon sang!» (143) – il rejette son identité d'emprunt et, en reniant non son projet mais ses actes, il retournera à l'état d'innocence et de pureté:

Afrique! Aide-moi à rentrer, porte-moi comme un vieil enfant dans tes bras et puis tu me devêtiras, me laveras. Défais-moi de tous ces vêtements, défais-m'en comme, l'aube venue, on se défait des rêves de la nuit... De mes nobles, de ma noblesse, de mon sceptre, de ma couronne (147).

Ainsi, Christophe se rachète, et, dans la dernière scène de la pièce, lors de son inhumation dans le mortier gâché de la Citadelle – «Non pas couché, mais debout», comme le précise le baron de Vastey (151) –, le roi est transfiguré en Shango et installé au pays mythique d'Ifé: apothéose d'un héros voué au sacrifice qui renaît au monde du sacré. Et dans le monde profane d'ici-bas, que reste-t-il de l'œuvre du roi Christophe? «Son poids», déclare, à la fin, l'un des personnages, «c'est sa parole». Et il ajoute: «Faut savoir la comprendre» (150).

Or, comprendre le jugement que Césaire porte sur le personnage historique d'Henri Christophe n'est point chose facile, vu l'ambiguïté inhérente au protagoniste de sa *Tragédie*. La fin quelque peu factice

de la pièce fait du roi Christophe césairien un héros de la Négritude. Mais qu'en est-il de la portée de son action politique en tant que fondateur d'un État-nation? Césaire lui-même a déclaré à plusieurs reprises<sup>4</sup> que son théâtre se situait dans le contexte de la décolonisation des années soixante, plus exactement celui des indépendances malaisées en Afrique; dans cette perspective, le message de la pièce est clair. Comme le précisait Césaire dans une interview: «Il y a chez lui [son personnage] du Prométhée, du Pierre le Grand», certes; mais, il n'en reste pas moins un «tyran, qui fonde la tyrannie sur l'ambition de la grandeur collective» (Harris 1973 : 76). Et Césaire n'hésitait pas à qualifier cette tyrannie de «sorte de dictature à la Staline» (Mbom 1979 : 65).<sup>5</sup>

Au lieu d'être un héros exemplaire, Henri Christophe serait plutôt, d'après Césaire, un exemple à ne pas suivre. L'héroïsme pur et absolu est incarné dans la *Tragédie* par un personnage secondaire (et non historique): Métellus, le chef des révoltés contre le roi, qui rêve de «fonder un pays tous entre soi» – «Ouvert sur toutes les îles! A tous les nègres! Les nègres du monde entier!» (Césaire 1970 : 43) – et qui succombe en allant au-devant de sa mort. Par son sacrifice, Métellus rejoint le Rebelle du poème dramatique *Et les chiens se taisaient*, un esclave révolté qui a tué le maître et, après l'échec de la rébellion, accepte la mort en héros-martyr et victime propitiatoire.<sup>6</sup> Et il rejoint,

4 Par exemple, dans l'interview publiée par *Magazine Littéraire* (Beloux 1969 : 30).

5 La critique, en partant du Roi Christophe césairien, évoque encore bien d'autres dictateurs du XX<sup>e</sup> siècle; par exemple, Jacqueline Leiner (1993 : 91) qui associe le personnage, outre à Staline, à Bokassa, Sékou Touré, Amine Dada, Ceaușescu «et tant d'autres». À l'opposé de ce jugement, on trouve celui de Claudia Klaffke (1987 : 261), jugement qui expliquerait le succès que la pièce a obtenu en Haïti: «Son apothéose est partie intégrante de la pièce et lui insuffle une nouvelle force, lui permettant de rester en vie, de continuer à travailler pour son peuple et de lui être utile».

6 Cette œuvre, selon l'auteur un «oratorio lyrique» plus qu'une pièce de théâtre, qui à l'origine n'était pas destinée à être représentée sur scène, a paru pour la première fois dans l'ouvrage intitulé *Les Armes miraculeuses* (1946). Un premier arrangement théâtral a été publié en 1956, pour lequel Janheinz Jahn avait élaboré une nouvelle version en allemand, publiée la même année (*Und die Hunde schweigen. Tragödie von Aimé Césaire. Neue Fassung*); la version française que Jahn a écrite à la demande de Césaire n'a paru qu'en 1990, préparée par Ernstpeter Ruhe (Aimé Césaire et Janheinz Jahn: *Les débuts du théâtre césairien. La nouvelle version de «Et les chiens se taisaient»*). À propos de cette pièce, Mi-

finalement, Toussaint Louverture tel que Césaire le présente dans son étude historique *Toussaint Louverture. La Révolution française et le problème colonial*, publiée à la même époque que la *Tragédie du Roi Christophe*. Car Toussaint, bien qu'il fût (d'après Césaire) «le premier grand leader anti-colonialiste que l'histoire ait connu» (Césaire 1981 : 205), échoua lui aussi: non pas pour avoir instauré une dictature – détail que Césaire justifie par «la situation exceptionnelle [...], révolutionnaire» (279) – mais pour avoir manqué, après la conquête de la liberté, d'un «mot d'ordre» propice à rallier les masses des anciens esclaves, mot d'ordre qui ne pouvait être que: «Indépendance» (305). Toussaint, (toujours d'après Césaire) trahi par ses propres partisans, aurait bien été conscient de son échec, et il aurait accepté, «résigné» et en «martyr», «ce rendez-vous fatal», «ce voyage qui le conduisait à la captivité et à la mort» (310-313): la «mort blanche» – héroïque mais stérile – évoquée dans le *Cahier du retour au pays natal* (Césaire 1971 : 69-70).

## 2. Édouard Glissant et la chute du héros renégat

Cette même image de Toussaint, non à son heure de gloire mais au moment de sa défaite, est évoquée par Édouard Glissant dans son poème épique *Les Indes*, publié en 1956:

Et Toussaint! qui tenait lyre de flammes et d'entrailles, lui  
Fut jeté à la mer blanche du Jura; où attisé de neige, de sarcasme,  
De faim, il put mourir, si roide, en son fauteuil (Glissant 1965 : 74).

Et c'est un Toussaint cloué dans son fauteuil, dans sa prison du Fort de Joux, qui sert de miroir réflecteur à travers lequel Glissant retrace les moments décisifs de la Révolution haïtienne dans sa pièce de théâtre *Monsieur Toussaint*, publiée (dans une première version) en 1961.<sup>7</sup>

---

reille Rosello (1992) se demande, dans une prise de position très critique, si «le culte du héros suicidaire» (44) qu'elle constate chez Césaire ne correspondrait pas à «une forme de résistance spécifiquement antillaise, et particulièrement dangereuse» (16), et elle oppose «au “Je veux mourir” du Rebelle un art de la Survie remarquablement bien adapté au paysage antillais» (44), qu'elle détecte, par exemple, chez Simone Schwarz-Bart dans *Pluie et vent sur Téliumée Miracle*.

<sup>7</sup> La pièce, qui à l'origine n'était pas destinée à être représentée sur scène et qui, à bien des égards, rappelle le poème dramatique *Et les chiens se taisaient* de Césaire, a été créée, dans une version remaniée, en 1977 par le Théâtre International de la Cité Universitaire de Paris.

C'est en effet à partir du présent, peu avant la mort de Toussaint, que son action passée est évoquée: reconstruction historique en même temps que procès engagé contre lui par des personnages historiques et fictifs qui, par un va-et-vient continu entre le passé et le présent, entre la sphère des morts et celle des vivants, créent une atmosphère hallucinante de psychodrame, laquelle reflète les angoisses du protagoniste aussi bien que les ambiguïtés que lui prête l'auteur.<sup>8</sup>

L'histoire de Toussaint telle que Glissant la conçoit est essentiellement l'histoire d'une trahison, commise par Toussaint contre ses origines, contre son peuple et contre lui-même. Il lui revient, certes, le mérite d'avoir été le «fondateur», comme l'explique l'un de ses anciens compagnons de lutte: «Nous étions des brigands, il en fit des soldats. Nous étions des esclaves, il nous donna une patrie» (Glissant 1961 : 177). Mais (d'après Glissant) l'action de Toussaint en tant que chef des armées révoltées fut obscurcie par celle du général et gouverneur, et ce n'est pas un hasard si ceux qui s'érigent en accusateurs sont, avec Mackandal et Macaïa, des marrons. En effet, Toussaint, en adhérant au mouvement des insurgés, «monte sur les mornes», l'espace emblématique de la liberté et de la résistance; ce fait lui est rappelé par Maman Dio, prêtresse vaudou et voix du peuple: «Notre chemin flambe sur les mornes. Là, tu fus nommé notre père et notre soldat» (19). Mais en s'assimilant le pouvoir des blancs, il descend dans la plaine, l'espace de l'asservissement et du compromis; toujours selon Maman Dio: «C'est-à-dire qu'il quittait la route libre sur les hauteurs et qu'il rampait sur la coloniale» (104).

En tant qu'«administrateur» Toussaint réussit: il rétablit l'ordre et réinstalle le pays dans son ancienne prospérité. Mais sa «passion d'économe et de sarcleur» (64) le pousse à la trahison et à sa propre ruine. Au nom de la «science» et de la «connaissance» il renie ses racines, en le justifiant par le constat suivant: «Il n'y a pas Legba, il n'y a pas Ogoun, les dieux sorciers sont à l'agonie» (36). En restant

---

8 Dans une «Préface», Glissant lui-même indique ses sources: outre *La vie de Toussaint Louverture* (1889) de Victor Schoelcher, l'étude historique de Césaire ainsi que *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue* du trinitadien C. L. R. James, œuvre publiée en anglais en 1938 et traduite en français en 1949, essentielle pour la réévaluation de la Révolution haïtienne, dont Césaire s'était largement inspiré. Pour une comparaison des diverses interprétations, voir Mouralis (1974).



loyal envers les Français, en se montrant trop soucieux d'une légalité douteuse, il finit par s'aliéner son peuple, ce que lui reproche Mackandal:

Il y avait une lumière par-devant, nous avons marché sur elle. C'était simple: vaincre ou mourir. Voilà que d'autres mots sont dans ta bouche, que nous ne comprenons plus. [...] Explique-nous. Nous te suivons sur la route, mais nous trébuchons, nous tombons, et tu ne te retournes même pas (81).

Et en faisant cause commune avec les colons et anciens maîtres – ce sont eux qui, dans une scène révélatrice, lui dictent la Constitution, qui va rétablir la servitude –, il trahit le rebelle Toussaint-Louverture pour redevenir Toussaint Abréda, le cocher de la Grande Case: ultime dégradation, prévue d'ailleurs par l'un des blancs:

Un homme triomphera de Toussaint [...] Toussaint lui-même. [...] Il ne souffre que d'un manque, messieurs, par ce biais nous l'abattons: il croit par-dessus tout à l'ordre et à la prospérité. Les Noirs se détacheront de Toussaint si vous vous confiez à lui. Créez-le Grand Protecteur des Plantations. [...] Seul Toussaint Abréda triomphera de Toussaint-Louverture (64-65).

Toussaint sera dépassé par le cours de l'histoire et, surtout, par un homme: Dessalines, qui lui avait conseillé de reprendre «les sentiers des mornes» (93), personnage dont il admirait la force et la puissance tout en redoutant sa haine et sa violence, le seul qui prononcera le mot d'ordre magique, «Indépendance». Toussaint est bien conscient des limites de son action: «J'ai passé à travers Saint-Domingue, je ne l'ai pas élevée dans le ciel. Mais les fondations sont bâties: à Dessalines de construire!» (135). Et il accepte sa défaite, en la transformant en une victoire; comme il l'explique à l'un de ses proches:

Ce que veut Dessalines est loin au-delà de ma vie. Ce que veut Dessalines, je ne pouvais le vouloir. Cependant, il a besoin de moi. Il faut que j'appelle sa trahison, pour que sa trahison devienne fidélité. Il faut que j'accepte son ingratitude, afin qu'elle soit ma récompense. Il faut que je tombe encore, et qu'il m'oublie encore, pour que ma victoire soit la sienne, et que ma défaite allume sa victoire (181).

Bien que le Toussaint de Glissant, contrairement à celui de Césaire, n'aille pas, en résigné et en martyr, au-devant de sa mort, il prétend que sa captivité et son élimination ultérieure seraient dues à sa propre décision, à son «projet le plus important» et à sa «suprême tactique» (181). Toussaint ne serait-il donc pas ce renégat qui trahit et son peu-

ple et lui-même, comme le prétendent ses accusateurs? Serait-il, au contraire, un visionnaire qui s'éclipse délibérément face à un futur qui ne lui appartient plus et où un autre, comme l'anticipe Macaïa, «relèvera le sabre [et] nous criera grand soleil sur les mornes» (175)? C'est justement par cette prétention de visionnaire (et humble précurseur) que Toussaint se justifie devant les spectres du passé. Mais dans le présent, dans sa cellule de prisonnier, espérant être entendu par Bonaparte, Toussaint insiste sur son propre projet et envisage même son prochain retour: «Je ferai la preuve de mon droit. Je dirai mon droit. Je dirai mon gouvernement. [...] J'entreprends le travail à nouveau. Je traverserai les mers dans l'autre sens. Moi, navigateur, entre la mort et l'espérance!» (59, 61). Et quand l'envoyé de Bonaparte arrive finalement, Toussaint s'empresse de protester, face à celui-ci, de sa loyauté envers la France et de son attachement à la République; sur quoi les spectres, dans un vacarme de protestations et de tambours, occupent le devant de la scène pour couvrir sa voix. Et Maman Dio de se répandre en lamentations:

Donnez la voix, couvrez la voix! Toussaint appelle à son secours, il est tombé.  
 Il dit qu'il est fidèle, un bon serviteur, un gouverneur sans reproche! [...] Oh! Donnez-lui du rhum à boire. Un condamné méritant! Il sait fabriquer le rhum, c'est un vaillant colon. [...] O Toussaint papa général. [...] Oh! Battez, roulez tambours! Moi je le quitte, il nous avait menés jusqu'à la mer. Maman Dio quitte Toussaint, elle est déjà dans la mer pour l'autre voyage!... (103-106).

### 3. Daniel Maximin et la démission du héros

Dans la préface à la première édition, Glissant prétend que son ouvrage ne serait pas «d'inspiration politique»; pour déclarer ensuite: «il se rattache plutôt à ce que j'appellerais, par paradoxe, une *vision prophétique du passé*» (Glissant 1961 : 7). Pourtant, cette vision – comme celle fournie par Césaire dans son étude historique sur Toussaint – doit être replacée dans le contexte antillais de l'époque, c'est-à-dire celui du mouvement indépendantiste qui, dès la fin des années cinquante, s'opposait à la politique d'abord assimilatrice, puis autonomiste de Césaire et dont Glissant fut l'un des dirigeants les plus acharnés. L'un et l'autre tracent le même portrait d'un Toussaint rallié aux valeurs de la métropole qui, par sa loyauté envers celle-ci, n'ose

envisager l'indépendance et qui, incompris des siens, échoue. Mais le jugement qu'ils portent sur leur personnage diffère sur un trait essentiel. Césaire voue de l'admiration et s'identifie à son Toussaint, fondateur et martyr, et son étude ne serait, d'après Jack Corzani (1978 : IV, 331), rien d'autre que le miroir de son propre «drame intime». En revanche, Glissant, tout en se passionnant lui aussi pour son personnage, l'accuse d'avoir renié ses débuts de rebelle-marron, et sa pièce serait, toujours d'après Corzani (V, 217), «en filigrane le procès [de Césaire] député parisien», dont Glissant admirait les débuts mais qui «dans les années soixante aurait dû, à ses yeux, s'effacer pour préserver sa légende» (V, 214).

Le recours à la Révolution haïtienne aurait donc servi, à Césaire comme à Glissant, de moyen (ou de prétexte?) pour rendre manifestes leurs propres positions face aux problèmes contemporains de la décolonisation. Il faut pourtant se demander si le recours à une révolution «par procuration» et à des héros «d'emprunt» était propre à générer ce capital social dont parlait Renan, nécessaire à la formation d'une conscience nationale. D'après une publication pamphlétaire martiniquaise de la fin des années soixante-dix, citée par Édouard Glissant dans son *Discours antillais*, les auteurs martiniquais souffriraient d'un «complexe de Toussaint», justement pour «tenter de compenser par l'adoption des héros d'autrui l'absence en Martinique même d'un grand héros populaire» (Glissant 1981 : 135). Glissant admet ce subterfuge, mais le défend, le considérant légitime car:

Toussaint Louverture est un marronneur, de la même espèce, j'allais dire de la même race, que le plus obscur et le plus méconnu des Nègres marrons de Fonds-Massacre en Martinique. Il s'agit *du même phénomène historique*. Et c'est parce que le peuple martiniquais n'a pas mythifié les défaites de ses Nègres marrons, mais les a entérinées purement et simplement, qu'il y a lieu encore aujourd'hui d'argumenter autour de Toussaint (Glissant 1981 : 136).

Glissant, bien qu'il n'ignore pas que le marronnage ne fut, dans les îles (excepté Haïti et la Jamaïque), qu'un phénomène d'une envergure limitée, fera du marron, à partir de son deuxième roman, *Le quatrième siècle* (1964), le référent essentiel quand il s'agira de combler, dans la perspective d'une histoire «utile», la mémoire collective «raturée» de l'Antillais: en tant que «Négateur» et «Marron primordial» (Glissant 1975: 189), il sera la figure emblématique du refus total et des origi-

nes, selon Glissant (1981 : 413) «le héros qui dans notre histoire réelle *a pris sur lui* notre résistance». <sup>9</sup> Et Louis Delgrès, que devient-il? Après tout, il est, dans ce contexte, l'un des rares personnages historiques aux Antilles qui, contrairement à la grande majorité des marrons, ne soient pas restés anonymes et dont l'action spectaculaire sur le Morne Matouba suscita l'admiration d'un Dessalines. <sup>10</sup> Aimé Césaire a célébré Delgrès dans un long poème de son recueil intitulé *Ferremets*, publié en 1960, où il exalte – tout en le mettant au même rang que ses autres héros suicidaires – son sacrifice rituel:

[...] alors l'Histoire hissa sur son plus haut bûcher  
la goutte de sang que je dis  
où vint se refléter comme en profond parage  
l'insolite brisure du destin... (Césaire 1960 : 69).

Édouard Glissant, qui dans sa pièce de théâtre *Monsieur Toussaint* intègre Delgrès au cortège des spectres qui hantent le protagoniste, lui confère bien le titre de héros, dont la prouesse semble susciter chez Toussaint un certain sentiment d'infériorité: «j'envie», dit-il, «votre poudrière» (Glissant 1961 : 123). Delgrès, quant à lui, insiste pour inverser l'ordre dans cette sorte de compétition entre héros, comme il l'explique à Toussaint: «Tu ramasses ta terre, et tu l'as labourée». Lui, en revanche, partira «comme l'ombre d'une ombre»; et Mackandal d'ajouter: «Comme un ancêtre sans lignée: il attend le jugement des vivants» (220).

Parmi les vivants, Louis Delgrès n'a sûrement pas été très chanceux quand il s'est agi de s'imposer comme héros qui attend qu'on reconnaisse ses mérites à leur juste mesure. Peu d'auteurs antillais l'ont jugé digne de devenir un personnage de roman, et le seul à l'avoir pris en considération de façon approfondie – quoique assez peu

9 L'apologie du marronnage – «véritable mythe de l'imaginaire martiniquais» (Burton 1997 : 6; voir aussi Rochmann 2000) – se rattache également au contexte de la libération des esclaves, en 1848, qui, d'après les partisans du «marronnisme», aurait été acquise de haute lutte par les esclaves eux-mêmes, et non offerte en cadeau par la métropole, comme le prétendent les partisans du «schoelchérisme». Voir à ce sujet Jolivet (1987).

10 «La Guadeloupe saccagée et détruite, ses ruines encore fumantes du sang de ses enfants, des femmes et des vieillards passés au fil de l'épée [...]; le brave et immortel Delgrès emporté dans les airs avec les débris de son fort plutôt que d'accepter les fers. Guerrier magnanime!» (Proclamation du 28 avril 1804; citée par Césaire 1960 : 66).

flatteuse – est Daniel Maximin, dans son premier roman, *L'isolé soleil*, paru en 1981. Ce roman, extrêmement fragmenté, polyphone et polymorphe, qui correspond, d'après l'esthétique privilégiée par ses protagonistes, à une «écriture éclatée» (Maximin 1981 : 261), propose une reconstruction (ou une réinvention) de l'histoire guadeloupéenne de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au début des années 1960, où se situe le présent de l'action romanesque. Mais Maximin ne s'en tient pas aux préceptes du roman historique traditionnel, entraînant ses personnages, lecteurs assidus et apprentis écrivains voués à un «dialogue d'écriture»,<sup>11</sup> dans une constante interrogation sur la façon de dire l'histoire, de sorte que le mode d'exposition se présente plutôt comme «une récusation systématique du *récit* au profit du *discours*» (Mouralis 1982 : 421).

L'épisode du suicide de Delgrès (qui seul nous intéresse ici), mis en parallèle avec les événements de Saint-Domingue,<sup>12</sup> est reconstruit à partir du Cahier d'un esclave libéré qui accompagne Delgrès sur les hauteurs du Matouba: il s'agit donc d'un témoignage oculaire et supposé authentique (à l'intérieur de la réalité romanesque), mais qui se révélera faux, n'étant rien d'autre qu'un chapitre du roman que la protagoniste Marie-Gabriel s'est proposé d'écrire. Ce projet de roman – une contre-histoire pour subvertir «l'histoire confisquée» (Maximin

11 Le principe de la dialoguicité se retrouve au niveau de l'intertextualité, élaboré d'une manière extrêmement complexe, avec d'innombrables renvois surtout à l'œuvre de Césaire: d'une part hommage, mais d'autre part – et essentiellement – désacralisation du «père spirituel» (Rosello 1992 : 44). Voir également Bongie (1994); Edlmair (1999 : 22ss.); et Chaulet-Achour (2000 : 57ss.).

12 Les références aux événements de Saint-Domingue sont, dans la plupart des cas, brèves; le passage le plus long – et le plus explicite –, inséré dans le récit des événements qui mènent au suicide de Delgrès, mérite d'être cité: «[...] lorsque l'escadre de Leclerc était arrivée en Haïti et avait commencé son invasion, le général Christophe avait incendié la ville du Cap, le général Dessalines celles de Saint-Marc et de Léogane, le général Maurepas celle de Port-de-Paix, le général Clairvaux celle de Gonaïves. Leur chef Toussaint Louverture avait déclaré: "N'oubliez pas qu'en attendant la saison des pluies qui nous débarrasseront de nos ennemis, nous n'avons d'autres ressources que la destruction et le feu. Pénétrez-vous bien de l'idée que le sol trempé de votre sueur ne doit fournir à nos ennemis la moindre subsistance. Que nos balles rendent les routes impraticables, jetez des cadavres dans tous les puits, incendiez et anéantissez tout, afin que ceux qui sont venus pour nous réduire à l'esclavage aient devant eux l'image de cet enfer qu'ils méritent." C'est que, à la différence de ceux de la Guadeloupe, tous les généraux noirs de Haïti, sauf un, avaient été esclaves avant 1794» (Maximin 1981 : 51).

1981 : 18) – viserait à «faire revivre les pères disparus» (15).<sup>13</sup> Mais Marie-Gabriel n'écrira pas de «cahier de doléances, parce qu'ils supposent la soumission au roi» (19), et le sacrifice suicidaire d'un Delgrès ne sera pour elle (de même que pour les autres personnages du roman) qu'un geste inutile et gratuit, dont l'héroïsme, comme elle le confie à son ami et correspondant Adrien, l'«embête» (107). Selon celui-ci, la mort aurait évité à Delgrès de passer du rôle de rebelle à celui de dictateur, car d'après lui «seuls le suicide et l'assassinat préservent la pureté du Rebelle, de Delgrès, de Toussaint Louverture» (87). Le choix délibéré de Delgrès s'expliquerait, en réalité, non par sa volonté de résistance – celle-ci est incarnée, dans le roman, par les nègres marrons qui l'accompagnent et qui s'opposent au suicide collectif – mais par sa détermination à «témoigner pour l'éternité», ce qui signifie tout simplement se transformer «en statue» (183).

«L'histoire est un piège tendu par nos pères», écrit Marie-Gabriel à Adrien. Recourir aux pères ou aux héros-fondateurs, dont elle voulait écrire l'histoire, s'avère finalement non adéquat. Et elle suivra le conseil d'Adrien (qui dans le roman est une sorte d'*alter ego* de l'auteur):

Parfois, je me demande s'il ne faut pas nous débarrasser d'urgence de tous ces pères qui ne nous ont laissé que leur mort comme souvenir éclatant. [...] et, de crainte que dans l'espace du ventre au sein nous perdions la mémoire de leur fécondation, ils s'érigent au présent en gardiens du souvenir (86).<sup>14</sup>

C'est ainsi que s'opère chez Maximin la démission du héros-ancêtre. Quant à l'histoire de Delgrès qu'écrira Marie-Gabriel, elle propose: «[...] au lieu de lui composer un bouquet confertiflore d'hommages, j'éparpillerais au contraire ses éclats au vent et à la mer» (109).

13 S'imbriquent, au niveau du récit et de la recherche des origines, deux histoires: celle de Louis Delgrès, père hypothétique de la nation guadeloupéenne et antillaise, et celle du père de Marie-Gabriel, mort dans un accident d'avion et sur lequel porte initialement son projet de roman.

14 Marie-Gabriel n'écrira pas l'histoire de son père mais celle de sa mère, car ce sont les femmes qui d'après elle incarnent non le sacrifice et la mort, mais le principe de la vie. Le résultat en est une «écriture "matrilinéaire" de l'Histoire antillaise» (Moudileno 1997 : 174).

### Bibliographie

- Aron, Raymond (1961) : *Dimensions de la conscience historique*. Paris: Librairie Plon.
- Beloux, François (1969) : «Un poète politique: Aimé Césaire» [Interview]. Dans: *Magazine Littéraire*, 34, pp. 27-32.
- Bongie, Chris (1994) : «The (Un)Exploded Volcano: Creolization and Intertextuality in the Novels of Daniel Maximin». Dans: *Callaloo*, 17, 2, pp. 627-642.
- Burton, Richard D. E. (1997) : *Le roman marron. Études sur la littérature martiniquaise contemporaine*. Paris/Montréal: L'Harmattan.
- Césaire, Aimé (1960) : *Ferrements*. Paris: Éditions du Seuil.
- (1970 [1963]) : *La Tragédie du Roi Christophe*. Paris: Présence Africaine.
- (1971 [1939]) : *Cahier d'un retour au pays natal/Return to my Native Land*. Paris: Présence Africaine.
- (1981 [1961]) : *Toussaint Louverture. La Révolution française et le problème colonial*. Préface de Charles-André Julien. Paris: Présence Africaine.
- Chaulet-Achour, Christiane (2000) : *La trilogie caribéenne de Daniel Maximin. Analyse et contrepoint*. Paris: Karthala.
- Corzani, Jack (1978) : *La littérature des Antilles-Guyane françaises*, 5 vols. Paris: Désormeaux.
- Depestre, René (1980) : «Entretien avec Aimé Césaire». Dans: *Bonjour et adieu à la négritude*. Paris: Laffont, pp. 67-81.
- Edlmair, Barbara (1999) : *Rewriting History. Alternative Versions of the Caribbean Past in Michelle Cliff, Rosario Ferré, Jamaica Kincaid and Daniel Maximin*. Wien: Braumüller.
- Glissant, Édouard (1961) : *Monsieur Toussaint*. Paris: Éditions du Seuil.
- (1965 [1956]) : *Les Indes. Un champ d'îles. La terre inquiète*. Paris: Éditions du Seuil.
- (1975) : *Malemort*. Paris: Éditions du Seuil.
- (1981) : *Le discours antillais*. Paris: Éditions du Seuil.
- Jolivet, Marie-José (1987) : «La construction d'une mémoire historique à la Martinique: du schoelchérisme au marronnisme». Dans: *Cahiers d'Études africaines*, 27, pp. 287-309.
- Harris, Rodney E. (1973) : *L'Humanisme dans le théâtre d'Aimé Césaire*. Ottawa: Naaman.
- Klaffke, Claudia (1987) : «Le tragique dans l'œuvre théâtrale d'Aimé Césaire». Dans: *Aimé Césaire ou l'athonor d'un alchimiste. Actes du premier colloque international sur l'œuvre littéraire d'Aimé Césaire. Paris – 21-22-23 novembre 1985*. Paris: Éditions Caribéennes et Agence de Coopération Culturelle et Technique, pp. 259-263.
- Leiner, Jacqueline (1993) : *Aimé Césaire, le terreau primordial*. Tübingen: Narr.
- (2003) : *Aimé Césaire, le terreau primordial*, tome II. Tübingen: Narr.

- Lépine, Édouard de (1978) : *Questions sur l'histoire antillaise. Trois essais sur: L'Abolition – L'Assimilation – L'Autonomie*. Paris: Désormeaux.
- Maximin, Daniel (1981) : *L'isolé soleil*. Paris: Éditions du Seuil.
- Mbom, Clément (1979) : *Le théâtre d'Aimé Césaire ou la primauté de l'universalité humaine*. Paris: Nathan.
- Moudileno, Lydie (1997) : *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*. Paris: Karthala.
- Mouralis, Bernard (1974) : «L'image de l'indépendance haïtienne dans la littérature négro-africaine». Dans: *Revue de littérature comparée*, 48, pp. 504-535.
- (1982) : «*L'Isolé soleil*, de Daniel Maximin ou la sortie du ventre paternel». Dans: *Présence Africaine* (nouvelle série), 121-122, pp. 418-426.
- Renan, Ernest (1882) : *Qu'est-ce qu'une Nation? Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1892*. Paris: Calmann-Lévy.
- Rochmann, Marie-Christine (2000) : *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise. Sur la déclive du morne*. Paris: Karthala.
- Rosello, Mireille (1992) : *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris: Karthala.